

Musée Pincé



***Voyage à travers
6000 ans d'histoire***

Présentation

Le musée Pincé est dédié aux civilisations antiques méditerranéennes et extra-européennes. Cette identité se développe après la Seconde guerre mondiale et se voit consolidée aujourd'hui.

Mais plus qu'un musée de civilisations, le musée Pincé est aussi un musée de collectionneurs, qui n'existerait pas sans le travail passionné d'érudits et amateurs qui ont collectionné des œuvres variées. Cette histoire commence avec Lancelot-Théodore Turpin de Crissé qui lègue sa collection d'antiques, d'objets d'art, de dessins et de peintures à la Ville d'Angers à sa mort en 1859. Ce fonds originel du musée est complété par d'autres legs, donations et achats. Le nouveau parcours permanent du musée souhaite alors expliciter les notions de collectionnisme et d'histoire du goût.

Depuis son ouverture au public en 1889, le musée est installé dans l'hôtel de Pincé, joyau architectural de la Renaissance française construit par l'architecte angevin Jean Delespine (1505-1576) pour Jean de Pincé, lieutenant criminel en la sénéchaussée de l'Anjou et maire d'Angers. Son intérêt architectural est mis en valeur par une médiation adaptée, mêlant panneau explicatifs, application numérique et lutrin tactile.

Pendant plus de sept ans, les travaux de mise en sécurité et en accessibilité, de restauration de la façade et d'aménagement des espaces muséographiques et de la cour d'entrée ont été menés en vue de la réouverture du musée.

Les collections permanentes ont été installées au premier étage. Le mobilier muséographique a été spécialement conçu afin de répondre aux exigences de sécurité, de conservation et de mise en valeur des objets. La médiation autour des collections a elle aussi été soigneusement pensée, sollicitant les différents sens du visiteur et faisant appel à des dispositifs innovants.

Au rez-de-chaussée, des salles d'exposition temporaire permettent de présenter les collections des six musées de la ville et de l'Artothèque autour de thèmes annuels transversaux en lien avec les notions de civilisation et de l'ailleurs, thèmes chers au musée Pincé.

Après une fermeture de quinze ans (2005-2020), motivée pour des raisons de sécurité et d'accessibilité, le musée Pincé a rouvert le 15 février 2020. Un travail préparatoire sur les collections (récolement, conditionnement, restaurations) et sur l'identité du musée (rédaction du Projet scientifique et culturel, 2018) a été mené afin de proposer aux visiteurs un nouveau parcours permanent.

Fabrice Rubiella
Conservateur du patrimoine
Collections antiques, extra-européennes, objets d'art anciens et sculptures

Ce dossier présente thématiquement quelques objets de la collection permanente du musée Pincé située à l'étage.

Sommaire

| | |
|---|--------------|
| Présentation | p. 2 |
| Mort et croyances | p. 4 |
| > En Egypte, un au-delà pour les défunts | |
| > En Chine, un petit peuple des tombes | |
| > Mingqi et ouchebtis : un rôle similaire ? | |
| > En Grèce, des tombes ornées de mobilier funéraire | |
| > En Amérique précolombienne, des sépultures de tissu | |
| De l'objet usuel à l'objet muséal | p. 7 |
| > Le musée comme histoire du goût | |
| > Les tsuba : du sabre à la vitrine | |
| > Les pieds votifs étrusques | |
| Des techniques virtuoses | p. 9 |
| > Les vases grecs, une technique en rouge et noir | |
| > Les flacons à tabac, minutie et diversité | |
| La vie quotidienne | p. 11 |
| > La cérémonie du thé | |
| > Les figurines de Teotihuacan | |

Mort et croyances

Le musée Pincé réunit des collections autour de multiples civilisations : la Chine, le Japon, l'Amérique précolombienne, la Grèce et l'Égypte antique. Chacune de ces cultures a développé des expressions artistiques qui témoignent de leurs conceptions et croyances autour de la mort.

> En Égypte, un au-delà pour les défunts

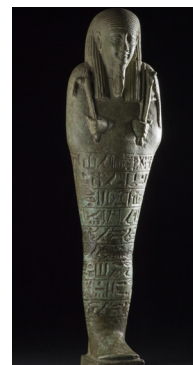
En Égypte, le corps du défunt est préparé sous la forme d'une momie, afin de le préserver le plus longtemps possible. Ses viscères sont prélevés et placés dans les vases canopes, qui peuvent prendre la forme de différents dieux, chargés de veiller sur ces restes. Entre les bandelettes, des amulettes de protection sont placées dans un ordre précis. On y trouve par exemple des yeux oudjat, ou encore des scarabées. Les cartonnages qui ornent la momie représentent le dieu des morts, Osiris, qui accueille le défunt dans l'au-delà.



Isis Osiris Nephtis La défunte, Di-Aset-iaou



La tombe égyptienne est comme une seconde maison pour le défunt. Sur ses parois sont peintes les différents éléments nécessaires à la survie du mort dans l'au-delà : du bétail, des tables chargées de victuailles... Des hiéroglyphes les accompagnent pour en faire la liste. Des maquettes, notamment de fermes, sont également placées dans les tombes, ainsi que des ouchebtis : de petites figurines de forme humaine momifiée, les bras croisés, qui jouent le rôle de serviteurs du défunt.



> En Chine, un petit peuple des tombes

Dans les sépultures néolithiques chinoises sont placés des vases, qui peuvent faire office d'urnes funéraires ou bien seulement accompagner le corps. Ces vases étaient souvent semi-enterrés, d'où l'absence de décor sur leur partie basse.



À partir du 2^e siècle av. J.-C., les tombes chinoises se remplissent de figurines, d'abord en bois, puis en terre cuite, nommées mingqi («êtres de lumières»). Ces figurines peuvent représenter des personnages, par exemple des soldats, des fonctionnaires... Mais aussi des bâtiments : tours de guet, greniers, ou encore des animaux. Les mingqi servent ainsi à recréer dans la tombe l'environnement du défunt. Ils peuvent aussi apporter des informations sur la fonction qu'il occupait de son vivant. Enfin, certains mingqi ont une fonction honorifique, comme les tours de guet.

> Comparaison : mingqi et ouchebtis, un rôle similaire ?

Les mingqi chinois et les ouchebtis égyptiens sont tous deux des figurines de formes humaines, placées dans les tombes pour accompagner le défunt.

Pourtant, leur rôle n'est pas tout à fait identique. Les ouchebtis sont ainsi conçus comme de véritables serviteurs du défunt, destinés à pourvoir à tous ses besoins dans l'au-delà. Ils pourront notamment travailler aux champs à sa place, afin que le mort puisse se nourrir sans effort.

Les mingqi, eux, ne sont pas perçus comme des objets animés dans l'au-delà. Ils servent plutôt à symboliser des éléments de l'environnement du défunt, de sa fonction ou des honneurs qui lui reviennent. Ce sont des simulacres, qui permettent à l'âme *po*, la partie de l'âme du mort restée dans la tombe, de ne manquer de rien, tandis que l'âme *hun*, la partie spirituelle de l'âme, rejoint des contrées célestes.

> En Grèce, des tombes ornées de mobilier funéraire

En Grèce antique, de nombreux vases en céramique sont employés pour des usages très variés : verser ou servir le vin, transporter de l'eau, boire, contenir des onguents... Réservés à une clientèle aisée, ces vases se retrouvent parfois dans les tombes, pour un usage rituel ou funéraire. C'est grâce à cette utilisation comme offrande funéraire qu'on a pu retrouver des vases quasiment intacts, contrairement à ceux utilisés au quotidien, qui ont souvent été abimés.

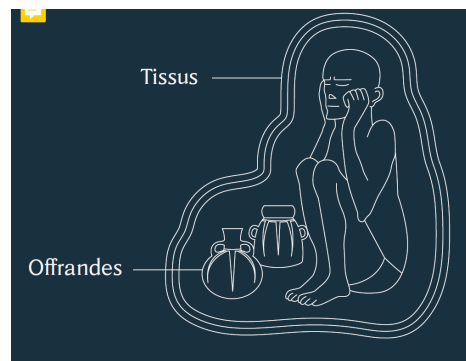
Cette disposition des vases dans la sépulture peut être observée grâce à la maquette de tombe de guerrier rapportée en souvenir par le collectionneur Lancelot-Théodore Turpin de Crissé (1782 – 1859).



> En Amérique précolombienne, des sépultures de tissu

L'une des cultures précolombiennes, la culture Chancay, est particulièrement célèbre pour son art funéraire. Les défunts sont placés en position fœtale et enveloppés dans de nombreuses couches de tissus, de grands linceuls nommés mantos, créant une sorte de ballot nommé fardo. Le mort est accompagné de nombreux objets : céramiques, bijoux, tissus... La couverture supérieure est maintenue par des cordes, et le tout est couronné d'une tête postiche ou d'un masque.

Ces fardos ont subi de nombreuses profanations. Ils étaient en effet particulièrement recherchés par les amateurs, en raison de la qualité des textiles et des œuvres céramiques qu'ils contenaient.



De l'objet usuel à l'objet muséal

> Le musée comme Histoire du goût

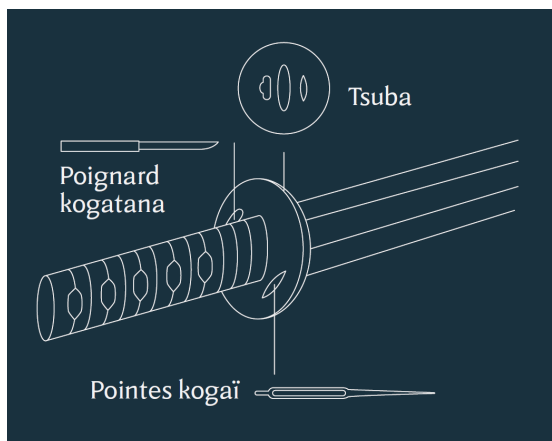
Le musée Pincé a la particularité d'être quasiment entièrement un musée de collectionneurs : ses œuvres sont pour la plupart arrivées à la suite de dons de personnages qui avaient collectionné des objets autour d'une civilisation ou d'une période précise.

Le plus souvent, ces objets n'étaient pas du tout considérés comme des pièces de musées dans leur civilisation d'origine. C'est lorsqu'ils sont arrivés en Europe, où l'on avait parfois jamais vu de telles œuvres, qu'ils ont été collectionnés par certains amateurs.

> Les tsuba, du sabre à la vitrine

Les tsuba sont des gardes de sabre japonais. Réalisés en bronze durant l'époque d'Edo (1615 - 1868), ils sont ornés de fins motifs, abstraits ou figuratifs, qui peuvent renvoyer à l'emblème du clan, à des thèmes littéraires, ou encore à des sujets auspicioseux. On peut par exemple y retrouver le motif de la mante religieuse, symbole de la combativité au Japon.

Leur rôle est donc d'abord très pratique : le tsuba permet d'équilibrer la lame du katana, en faisant contrepoids, et de protéger la main du combattant. Le tsuba comporte généralement un ou deux petits interstices, destinés à glisser un poignard et une pointe pouvant notamment servir d'épingle à cheveux ou à démonter les éléments de l'armure.



À partir des années 1850, le Japon, auparavant très fermé, intensifie ses échanges avec le reste du monde. L'art japonais suscite alors un regain d'intérêt, en particulier les tsuba : leur qualité de réalisation et leur finesse en font des objets très appréciés des collectionneurs occidentaux. Les tsuba sont alors collectionnés seuls, isolément des sabres, comme des objets décoratifs.

> Les pieds votifs étrusques

Les pieds votifs sont des objets en terre cuite qui étaient déposés comme ex-voto dans les sanctuaires, en guise d'offrandes aux divinités. Les représentations anatomiques étaient courantes parmi ces objets. Certaines sont marquées par des déformations, renvoyant aux blessures ou pathologies qui pouvaient toucher les pieds, particulièrement vulnérables dans cette société fondée sur l'agriculture. On pouvait déposer ces ex-voto en remerciement ou au contraire pour solliciter une guérison.



À partir du 18^e siècle et en particulier durant le 19^e siècle, l'avancée des chantiers archéologiques en Italie suscite l'intérêt des amateurs et des collectionneurs. Ceux-ci acquièrent notamment des terres cuites étrusques, comme ces pieds votifs. Ces objets perdent alors leur fonction religieuse pour devenir des pièces de collections. Ils enrichissent des cabinets d'antiques, rassemblements de pièces éclectiques cherchant à être représentatifs d'une civilisation.

Des techniques virtuoses

> Les vases grecs, une technique en rouge et noir

Si les objets conservés au musée Pincé ont attiré l'attention des collectionneurs, c'est souvent en raison de leurs techniques de création très abouties.

Les vases grecs sont des céramiques de formes diverses, adaptées à leurs différents usages. Chaque forme possède un nom, attribué au 19^e siècle suivant leur fonction : œnochoé pour les vases à vin, hydrie pour les vases à eau, rhyton pour les vases à boire...

Ces vases sont pour beaucoup réalisés à l'aide de la technique des figures rouges ou des figures noires. Pour cela, le potier façonne au tour le corps du vase à l'aide d'une argile riche en oxyde de fer, qui prend une couleur rouge orangé lors de la cuisson. Les éléments saillants, comme les anses, le col et le pied, sont fabriqués à part puis collés avec de la barbotine (de l'argile liquide). Les vases sont ensuite légèrement séchés à l'air libre.

Le peintre peut ensuite procéder à la pose du décor. Après une esquisse au crayon de charbon, le peintre dépose un « vernis noir », qui est en réalité une argile mélangée à de la potasse (des cendres de bois). Une fois séchée, la pièce subit des incisions pour créer les détails et donner du volume aux motifs. Des rehauts peuvent aussi être réalisés à l'aide d'argile blanche (kaolin) ou pourpre (oxyde de manganèse).

Le vase est enfin cuit dans des fours clos et percés d'évents. La cuisson a lieu en plusieurs phases, avec une alternance entre atmosphère oxydante (de l'oxygène est présent dans le four) et atmosphère réductrice (aucune arrivée d'air dans le four). Dans une atmosphère réductrice, le vase noircit et les parties peintes deviennent brillantes en se vitrifiant, d'où le nom de « vernis noir ». Dans une atmosphère oxydante, les parties non peintes deviennent rouges sous l'effet de l'oxygène.

Pour obtenir des figures noires, il suffit de réaliser les motifs au « vernis noir ». Pour obtenir des figures rouges, c'est l'inverse : on couvre le fond et les contours de « vernis noir » et on laisse les motifs nus. Cette technique des figures rouges apparaît vers 530 av. J.-C., et permet encore plus de précision dans le décor.



> Les flacons à tabac, minutie et diversité

Très appréciés des collectionneurs, encore aujourd'hui, les flacons à tabac chinois sont des objets d'une grande virtuosité technique. Ils ont été réalisés au 19^e siècle, sous la dynastie Qing (1644 - 1911).

Les flacons sont d'abord destinés à contenir le tabac à priser. Leur bouchon supporte généralement une petite spatule en ivoire, permettant de prélever la poudre et de la déposer sur la main pour l'inhaler.

Les flacons sont réalisés dans des matériaux très divers : émail cloisonné, pierre sculptée, notamment du jade, porcelaine... De très petites tailles, mais possédant souvent un grand luxe de détails, ces objets sont de véritables prouesses techniques.

Beaucoup de tabatières sont en verre, et en particulier en verre traité selon la technique overlay. Cette technique est particulièrement utilisée à partir de la dynastie Qing, tandis qu'auparavant, la céramique domine. À la fin du 18^e siècle, sous l'impulsion de l'empereur Kangxi, l'industrie du verre est relancée en Chine et la technique du verre overlay est développée, en particulier dans la manufacture impériale.

Les flacons sont alors réalisés à l'aide d'une superposition de plusieurs couches de verre présentant un décor sculpté. D'abord composés d'un décor monochrome rouge, vert ou bleu sur un fond transparent, les flacons voient rapidement se développer de nombreuses nuances colorées, comportant jusqu'à trois couleurs et huit nuances pour les plus belles pièces.



La vie quotidienne

Grâce à l'archéologie, de nombreux objets de la vie quotidienne de différentes civilisations nous sont parvenus. Aujourd'hui exposés dans les vitrines des musées, ces objets avaient auparavant un usage tout à fait banal et quotidien.

> La cérémonie du thé

Les vitrines consacrées au Japon contiennent de nombreux bols et coupes, qui pouvaient être utilisés durant la cérémonie du thé.

Rapporté de Chine au 12^e siècle par un moine, le thé se développe au Japon durant l'époque de Momoyama (1573 - 1603). Assez vite, on cesse d'importer des bols précieux chinois pour créer des céramiques locales destinées à la consommation du breuvage.

Au 15^e siècle, la consommation du thé est codifiée par des maîtres de thé, tels que le moine Murata Juko. Ces personnages vont encourager une esthétique zen, centrée autour d'objets simples et quotidiens. La cérémonie du thé est surtout codifiée par Sen no Rikyû (1522 - 1591), un important maître de thé. Celui-ci conçoit toute une esthétique autour du thé, avec une architecture adaptée, les pavillons de thé : les matériaux y sont choisis avec soin et sobriété, et les pièces sont petites et spécialement dédiées à la consommation du thé.

Les bols utilisés lors de la cérémonie du thé respectent ces notions : les formes sont sobres, et on recherche un aspect naturel et spontané. On peut ainsi laisser la couverte (couche vitrifiée sur le corps argileux de la céramique) se former de manière accidentelle lors de la cuisson ; la couverte est alors vue comme une expression de la nature et de ses hasards.

Visuel : bol à thé MTC_8351 (couverte coulée)



L'esprit de la cérémonie du thé est marqué par l'idée de wabi-sabi (« mélancolique sobriété »), qui mêle les idées de simplicité, de rusticité, de proximité avec la nature et l'esthétique du temps. Pour cette raison, on privilégie les réparations lorsqu'un objet est abîmé. On peut ainsi réparer un bol brisé à l'aide de laque dorée. Cette technique, nommée *kintsugi*, rend ainsi encore plus visible les imperfections et vient les sublimer.



> Les figurines de Teotihuacan

La cité de Teotihuacan est l'un des principaux ensembles urbains de la Mésoamérique. Son nom, qui signifie « la cité des dieux », lui a été donné par les Aztèques lorsqu'ils ont découvert ses vestiges, au XIVe siècle. La cité apparaît à partir du IIIe siècle av. J.-C., dans la vallée de Mexico. Très puissante, elle prospère grâce à ses gisements d'obsidienne, une roche noire brillante et coupante comme du verre. Elle est notamment célèbre pour son architecture : la ville est conçue sur un plan orthonormé, très régulier. Plus de 5000 structures de bâtiments ont pu être conservées, à la suite de l'incendie de la ville pour des raisons méconnues.

Teotihuacan est également connue pour ses figurines en terre cuite, que les premiers visiteurs, au XIXe siècle, ont retrouvé sur le site en très grand nombre, par milliers. On ne retrouve la plupart du temps que leur tête, qui correspond à la partie la plus solide de ces objets. Certains corps étaient articulés, grâce à des liens passant par des perforations sur les membres et les troncs. Certaines figurines sont probablement des divinités lares, des divinités protectrices des lieux et des biens.

Bien que leur fonction précise ne soit pas connue, ces figurines ont été produites en très grand nombre et durant plusieurs siècles. Elles faisaient pleinement partie du quotidien des habitants de Teotihuacan.

Visuel : tronc de figurine MTC 8070

